

## ՀԱՆԴԷՍ ՀԱՅԿԱԿԱՆ

### ԱՅԺՄԵԱՆ ՎԻՃԱԿ ՀԱՅԵՐԷՆ ԴՊՐՈՒԹԵԱՆ

ԸՍՏ ՏԵՍՈՒԹԵԱՆ Պ. ՏԻԼՈՐԻԷԻ ԴԱՍԱՏՈՒԻ ՀԱՅԵՐԷՆ ԼԵՋՈՒԻ Ի ՎԱՐԺԱՐԱՆԻ  
ԱՐԵՒԵԼԵԱՆ ԼԵՋՈՒԱՑ Ի ԲԱՐԻՋ

Քանի մ'արևելեան կենդանի կոչեալ լեզուաց ուսումը հաստատուած էր 'ի Բարիզ, երբ դարուս սկիզբը Մեծին Նաբոլէոնի օրով՝ տեղացի գիտնոց և Շահան Զրպետ մեր ազգայնոյ խնդրանօք՝ անոնց կարգը մտաւ և հայերէն լեզուն, և առանձին աթոռ մ'ալ կարգեցաւ, արքունի թոշակաւ, մեր լեզուին և մատենագրութեան. և ուսուցիչ եղաւ նոյն ինքն Զրպետն, բարեկամ բազմահմուտ և հայագէտ Սէն Մարգէնի, որոյ յաջորդեց Լը վայլան տը Ֆլորիվալ՝ անոնց աշակերտն, և յետ մահուան սորա յամի 1862 Պ. Եղուարդ Տիւլորիէ, որ առաջ ուսուցիչ էր մալայ կոչեալ լեզուի, և արևելագիտաց ու մանաւանդ հայագիտաց մէջ արդէն նշանաւոր էր: Ինչպէս սովորութիւն է երևելի վարժարանաց մէջ տարեկան ուսմանց բացման կամ նոր սկսանելու ատեն՝ վարժապետքն ճառ մը կը խօսին իրենց նոյն տարուան մէջ բացատրելու կամ վարդապետելու բանին վրայօք, այս տարուոյս սկիզբն ալ Պ. Տիւլորիէ յետագայ ճառը խօսած է, զոր բառ առ բառ իր բնիկ փռանկ լեզուովը պատշաճ համարիմք հրատարակել, թողլով անկէ առաջ ըրած կարճ յառաջաբանը, յորում կ'իմացընէ՝ որ պարզ և անսեթևեթ բանախօսութիւն մը պիտի ընէ: Մեզի և օտարազգի մերասիրաց ալ հաճոյ պիտի ըլլայ՝ քաղաքավարական և ճարտասանական ըսուած աւելորդաբանութիւնները թողլով՝ բուն նպատակին դիմելը. և եթէ մենք մեր դպրութեան աւելի ծանօթ ըլլալով՝ նոր տեղեկութիւններ գտնելու շատ չէինք յուսար, օտարազգի մը կըրնայ բաւական ծանօթութիւն ստանալ, անոր համար ալ առանց թարգմանութեան բնագիրը կը հրատարակեմք: Բայց մեք իսկ աւելի քան զօտարս կը գըտնեմք մեծ համարմունք և սէր՝ մեր հայկական լեզուի և դպրութեան վրայ՝ անոր Բարիզու քաջանշան վարժարանին մէջ Ուսուցիչն քով, հանդերձ ուղիղ և յստակ տեսութեամբ և բացատրութեամբ, որ հաւասար պատիւ կ'ընէ թէ մեր դպրութեան և թէ դասախօսին Պ. Տիւլորիէի. որուն շնորհակալութեան նշանակ ալ համարուին մեր կողմանէ այս տողերս և հրատարակումն իսկ իր ճառին. որոյ միայն քանի մը կէտերու վրայ կարճ անդրադարձութիւն կամ ծանօթութիւն կ'աւելցընենք 'ի հարևանցի:

## LES ÉTUDES ARMÉNIENNES. — LEUR ÉTAT ACTUEL

PAR M. EDOUARD DULAURIER, DE L'INSTITUT.

### I

Jusqu'à la fin du siècle dernier, et aux débuts de celui où nous vivons, les études arméniennes avaient été tenues circonscrites dans un cercle très-limité, elles étaient cultivées à un point de vue exclusif; elles servaient uniquement aux besoins de l'exégèse biblique et de la théologie, telles qu'on les comprenait alors, à la controverse des missionnaires latins, contre les Arméniens dissidents, à la propagation de la foi catholique parmi eux. Ce n'est que dans ces derniers temps qu'elles ont commencé à se séculariser. Les monuments sur lesquels elles s'exercent étaient fort rares en Europe, peu ou point connus; et cependant quel pays est plus riche que l'Arménie en souvenirs de l'antiquité; cette terre, qui fut le second berceau de l'humanité, le champ de bataille où se sont heurtées toutes les grandes nations de l'Orient et de l'Occident, les Assyriens et les Perses, les armées d'Alexandre le Grand et de Darius, les Grecs sujets des Séleucides, les Romains de l'empire et les Parthes, sur laquelle se sont précipités successivement les Arabes, les Turcs et les Mongols, et qui, dans un temps plus rapproché de nous, est devenue le théâtre des conflits de la Turquie et de la Perse, pour passer enfin sous la domination des Tsars; terre mille et mille fois bouleversée et ensanglantée par tous ces conquérants, mais qui retient l'empreinte ineffaçable de leur passage. Il y a quelques années à peine, on ne se doutait nullement de tout ce que la langue et la littérature arménienne recèlent d'utiles notions pour l'histoire, la géographie et la philologie comparée; de l'abondante moisson que ce champ, dès qu'il sera cultivé, promet à la philosophie, à la science du droit et de la médecine, à l'histoire des religions de l'antiquité et des doctrines de l'Église chrétienne. La science du droit y est représentée par le code de Mekhithar Kosch, compilé au XII<sup>e</sup> siècle, et qui contient des fragments de la plus ancienne législation romaine<sup>1</sup>, puisqu'ils sont antérieurs au Code Théodosien, et par plusieurs ouvrages de droit canon ou civil; la médecine, par le *Traité des fièvres* de Mekhithar de Her, qui est de la même époque que le livre de Mekhithar, et par le dictionnaire de matière médicale, composé au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> par Amirdolvat.

Les premiers en date des monuments que nous a légués la littérature arménienne ne remontent pas au delà du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère; ils nous la montrent parvenue déjà à un degré de perfection qui suppose une très-longue élaboration antérieure; et nous la présentent en pleine floraison. Ce développement subit et spontané serait un phénomène en contradiction avec les lois qui

<sup>1</sup> Nous serions très flattés de découvrir dans notre Mekhithar Kosch ces fragments d'une législation romaine antérieure à celle du ce-

lèbre Code Theodosien.

<sup>2</sup> Lisez XV siècle.

règlent la marche lente et progressive de l'esprit humain, si ce phénomène n'avait ses causes et n'avait eu sa préparation dans le passé. Nous possédons des preuves positives de l'existence d'une primitive littérature arménienne, dans les âges qui ont précédé l'apparition, ou plutôt la renaissance, qui eut lieu au IV<sup>e</sup> siècle. Un écrivain, qui vivait dans le siècle suivant, profondément versé dans la connaissance des antiquités de sa patrie, Moïse de Khoren, mentionne les livres des écoles sacerdotales de Nisibe et d'Edesse; il raconte que dans les archives des rois et des familles princières ou satrapales avaient été rassemblées les poésies historiques que chantaient des rhapsodes ambulants et que de son temps encore les habitants du district de Koghthen redisaient avec amour, aux sons d'une sorte de lyre, le *pampirn*. Il ajoute que l'on avait formé des recueils de ces poésies coordonnées en trois cycles, le cycle assyrien, le cycle médo-perse et le cycle arménien. Dans les fragments que Moïse nous en a conservés dans son *Histoire d'Arménie*, on sent le souffle épique dont ces vieilles poésies sont animées, et les élans d'une inspiration tour à tour naïve ou héroïque. A combien de siècles en arrière nous faut-il faire remonter les essais de la vie littéraire en Arménie, si nous en jugeons par un de ces fragments, l'hymne cosmogonique, qui célèbre la naissance du demi-dieu Vahaken, véritable chef-d'œuvre par l'élevation et la concision de la pensée, la grandeur des images et la souveraine beauté de l'expression <sup>1</sup>.

Les réminiscences païennes que réveillaient ces créations de la masse populaire les firent condamner impitoyablement par le christianisme dès son avènement. En Arménie, tout ce qui rappelait le culte et les souvenirs d'autrefois fut aboli. Tous les livres périrent dans les flammes <sup>2</sup>.

Les premiers apôtres de l'Évangile furent des docteurs syriens qui vinrent de la métropole de l'Osrhoëne; mais leurs prédications n'eurent qu'un faible retentissement; il paraît qu'ils ne réussirent à fonder que quelques communautés de néophytes sans lien entre elles. Ce peu d'empressement tient sans doute à l'incompatibilité de l'esprit syrien, sémitique par essence, et le génie arménien, de nature aryenne; aux différences si sensibles de l'idiome dont les prédicateurs se servaient et la langue de ceux qu'ils voulaient convertir. Ce fut un peu plus tard, sous le règne de Tiridate II, et vers la fin du règne de Dioclétien, que la foi du Christ se propagea dans toute l'Arménie, qu'elle conquiert la masse de la population et que l'Église nationale fut constituée. En régénérant moralement les Arméniens, elle transforma leur condition politique et civile; en leur suggérant de nouveaux besoins intellectuels, elle opéra une révolution littéraire. Cette fois le christianisme leur arrivait d'une contrée voisine, d'une source vers laquelle les poussaient, même à leur insu, de natives sympathies, de chez les Grecs de Cappadoce. Entre ces derniers et eux, également issus

1. Le fragment cité est beau et surtout précieux pour nous; mais l'éloge qu'en fait notre Professeur est plus beau encore. Le voilà selon la traduction publiée récemment dans la Collection des Historiens de l'Arménie (Paris, chez F. Didot), traduction d'ailleurs qui n'égale point sont original.

Le Ciel et la terre étaient dans l'enfancement,  
La mer au reflet de pourpre était aussi en travail:

Dans la mer naquit un petit roseau vermeil:  
Du tube de ce roseau sortait de la fumée,  
Du tube de ce roseau jaillissait de la flamme,  
De cette flamme s'élançait un jeune enfant;  
Ce jeune enfant avait une chevelure de feu;  
Il avait une barbe de flamme,  
Et ses petits yeux étaient deux soleils.

2. On le croit et on le dit toujours, sans en avoir des preuves positives.

de cette grande fraction de la famille humaine que l'on désigne sous le nom de race aryenne ou indo-européenne, il y avait cette solidarité instinctive que l'on remarque chez tous les peuples de cette même race, une uniformité de conceptions qui rend très-bien raison de l'entraînement qui les porta vers le christianisme hellénique, et de la profonde et universelle influence qu'il exerça sur eux.

Épris d'un goût passionné pour la littérature de leurs instituteurs religieux, ils se mirent à l'étudier avec ardeur et apprirent à imiter les modèles qu'elle offrait à leur admiration. Ils connurent ce que les Orientaux ont toujours ignoré : l'art de discipliner la pensée et de la revêtir des expressions les plus convenables, nobles ou élégantes. Ils firent plus ; ils s'approprièrent, par des traductions, ceux des ouvrages grecs en harmonie avec leurs aptitudes ou leurs besoins, les historiens, les philosophes de l'antiquité et les Pères de l'Eglise. Nous leur devons de nous avoir conservé sous la forme d'un calque très-exact et avec une fidélité pour ainsi dire plastique, plusieurs de ces ouvrages dont l'original s'est perdu. Il n'est pas moins précieux pour nous de retrouver celles de ces compositions échappées aux ravages du temps ou à l'action encore plus destructive de la main de l'homme, dans des versions, la plupart exécutées au V<sup>e</sup> siècle, sur des manuscrits encore préservés des altérations que les copistes leur ont fait subir dans le cours des âges. La comparaison de ces versions avec les textes dont elles émanent peut fournir à la critique un moyen aussi ingénieux que sûr de rétablir l'intégrité de ces textes et d'en corriger les leçons corrompues. Deux ou trois éditions imprimées d'un auteur grec étant données et mises en parallèle, il est indubitable que c'est l'édition qui se rapporte le mieux à la traduction arménienne qui doit avoir le plus d'autorité.

Nous avons vu que les monuments de la littérature arménienne commencent au IV<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire cinq siècles au moins avant l'éclosion de la littérature musulmane. Ils se perpétuent pendant toute la durée du moyen âge, et presque jusqu'à nos jours, formant ainsi une *chaine dorée* qui relie le vieux monde oriental au monde nouveau. Pour l'histoire de la haute Asie, pendant les huit premiers siècles qui suivirent la naissance de J. C., ce sont les seuls guides que nous possédions, les seuls témoignages contemporains de cette époque que nous ayons à consulter <sup>1</sup>.

Nés au sein d'une société chrétienne, qu'entouraient des peuples voués au mazdéisme ou aux croyances du Koran, les écrivains arméniens se sont trouvés placés, et par la religion et par la race, à un point de vue particulier qui les distingue entre tous les écrivains orientaux, qui leur donne un caractère éminemment original, et leur a ouvert des voies d'information et dicté des appréciations qui ne sont qu'à eux.

## II

Avant la création toute récente des méthodes de la philologie comparative, on ignorait les origines de la langue arménienne, et la famille d'idiomes à laquelle elle appartient. On constatait quelques analogies avec le persan et le grec, et l'on en concluait simplement et au hasard, que c'étaient là des ressemblances for-

3. Le mérite de nos historiens est incontestable ; mais ici il ne faut pas oublier ceux

des Romains jusqu'au IV ou V siècles et les premiers Byzantins qui les suivent de près.

tuites, ou des emprunts résultant de communications momentanées de peuple à peuple, et dont on ne s'embarrassait nullement de chercher la signification grammaticale et historique. Quelques Arméniens, patriotes plus fervents qu'éclairés, revendiquant pour leur idiome la priorité sur tous les autres, affirment que c'est celui que parlaient Noé et ses enfants dans l'arche; il y en a même, esprits naïfs ou attardés, qui considèrent cette opinion comme un article de foi, enseigné par l'Écriture sainte. Ces rêves, comme tous ceux des linguistes de la vieille école, se sont évanouis à la lumière de la révélation scientifique. Nous savons maintenant que l'arménien est un des jets les plus anciens, les mieux conservés du groupe iranien, dans la grande famille aryenne, contemporain des premiers développements du zend, avec lequel il a d'étroites affinités, peut être même antérieur, dans son organisme phonétique, d'après une opinion de Bopp. La connaissance des lois qui ont présidé à sa formation nous permettra de remonter à la genèse et à la constitution primordiale des idiomes qui furent en usage dans la Perse des Achéménides. Ses dialectes vulgaires, usés dans leur structure syllabique par la prononciation journalière, suivant la loi que M. Max Müller a appelée l'*altération phonétique*, retiennent encore des mots et des formes grammaticales, à l'empreinte tout archaïque, très-curieuses à enregistrer. A côté des deux dialectes principaux, le dialecte occidental et le dialecte oriental, entre lesquels l'Euphrate marque la ligne de division, il existe une multitude de dialectes secondaires, nés du fractionnement de la nation en une foule de petites agglomérations distinctes. Comment s'est fait ce fractionnement? C'est ce qu'il nous importe maintenant de savoir.

Accablés et ruinés par des invasions sans cesse répétées, livrés en proie à des maîtres étrangers et barbares, les Arméniens commencèrent des le XV<sup>e</sup> siècle à émigrer loin du sol natal<sup>1</sup>. Ils se sont portés dans toutes les directions, en Asie comme en Europe. Partout où ils se sont établis, ils ont adopté la loi du pays où ils ont reçu l'hospitalité, et sa langue et ses usages, mais sans jamais se confondre avec le gros de la population indigène. C'est ainsi que nous les voyons disséminés aujourd'hui, par essaims plus ou moins considérables, dans les contrées les plus diverses, occupant en Asie la région transcaucasienne sous la domination russe, quelques points de l'Anatolie<sup>2</sup>, dans l'empire ottoman, de la Perse et de l'Inde britannique; en Europe, fixés dans la partie centrale et méridionale de la Russie, en Pologne et les provinces orientales de l'Autriche. Ce mouvement d'expansion, sollicité par le goût du commerce et de la spéculation financière propre à la race arménienne, les a conduits encore plus loin: dans l'archipel Indien, sur les confins du continent asiatique et, dans le centre de ce vaste continent, dans des lieux inaccessibles aux Européens, où ils ont réussi à s'implanter et à faire du trafic. Au milieu des vicissitudes de cette dispersion, et des changements qu'elles ont occasionnés dans les mœurs, les habitudes et les dialectes locaux, cette nation de réfugiés est restée fidèle, comme les enfants d'Israël, au souvenir de la patrie absente, de la terre des ancêtres. Elle a conservé comme un symbole de son unité détruite, comme le dernier lien qui rattache les uns aux autres des frères séparés, sa religion et sa vieille langue liturgique et littéraire. Cette langue a cessé d'être parlée, elle est morte

1. L'émigration de nos nationaux remonte même au XI siècle, et dans les trois siècles suivants elle se ramifie de plus en plus.

2. Non seulement quelques points, mais de vastes contrées de ce pays sont peuplées d'Arméniens.

depuis des siècles ; mais la valeur historique et l'abondance des monuments qu'elle a produits l'ont rendue impérissable.

Ses dialectes vulgaires dont je parlais tout à l'heure sont encore vivants, il est vrai ; mais ils ne dépassent guère les bornes du foyer domestique. En dehors de la famille et pour les relations extérieures, l'idiome qui prévaut est celui du pays dont des émigrés sont devenus les citoyens adoptifs.

### III

Un orientaliste qui à une connaissance approfondie de l'hébreu joignait celle de l'arménien, l'abbé Villefroy, entrevoyait déjà, au siècle dernier, les horizons nouveaux que la littérature de la vieille Arménie ouvre à la science de l'histoire, et il les signala dans un de ses écrits. Mais cette révélation prématurée passa inaperçue, et la voix du docte abbé resta sans échos autour de lui. Nul, à cette époque, ne pouvait s'imaginer que dans cette littérature dont on ne connaissait que le côté théologique, et que l'on qualifiait dédaigneusement de littérature de prêtres et de moines, il pût y avoir quelque chose d'intéressant et de bon à découvrir et à recueillir. Ce n'est que soixante ou soixante-dix ans après Villefroy que sa tradition et ses idées furent reprises et fécondées par Saint-Martin, critique éminent, d'une érudition immense et auquel il ne manqua que d'être un linguiste plus exercé. Il comprit tout le parti que l'on pouvait tirer de ces richesses méconnues, et après en avoir ramassé quelques parcelles, aussi bien qu'il était permis de le faire de son temps, il les livra au public, dans ses *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, ouvrage capital en son genre, et que les progrès accomplis depuis lors ne feront jamais oublier. Après Saint-Martin, nous avons eu en France, dans le même ordre de travaux, MM. Chaban de Cirbied, Arménien de naissance, et Levailant de Florival, tous deux mes prédécesseurs dans cette chaire, MM. Evariste Prud'homme et Victor Langlois et un autre qui leur a survécu, et que je n'ose nommer<sup>1</sup>. Sans mériter la notoriété du grand savant, leur devancier, tous ont su se rendre plus ou moins utiles, les trois derniers en profitant des circonstances heureuses qui ont mis entre leurs mains des monuments ignorés de Saint-Martin, ou encore inédits, et qu'il ne pouvait se procurer à Paris.

Dans les pays étrangers, plus rapprochés que le nôtre des lieux où sont groupés les Arméniens, et par conséquent mieux placés pour aborder les études que nous avons ici en vue, et chez les Arméniens eux-mêmes, elles ont pris un rapide et remarquable essor. La congrégation des RR. PP. Mekhitharistes<sup>2</sup>, fondée, vers 1702 ou 1703, dans la petite île de Saint-Lazare, au milieu des lagunes de Venise, figure à la tête de ce mouvement de rénovation. Depuis sa naissance, elle n'a cessé de s'appliquer avec les soins les plus diligents à rassembler tous les ouvrages arméniens qu'elle a pu obtenir, épaves arrachées à la tempête qui a dispersé au loin la nation. Elle a mieux fait encore, elle les a étudiés avec un zèle infatigable, et a entrepris de les faire connaître, en les

1. Nous n'avons pu nous édifier sur la personne de cet autre Arméniste, ni nous expliquer la réserve que notre Auteur met à son égard.

2. Notre Congrégation Mékhithariste fut for-

mée à Constantinople just'au commencement du siècle dernier; fondée à Modon dans la Morée l'an 1702; elle fut transportée de là à Venise l'an 1715, et deux ans après (1717) établie dans l'île précitée de S. Lazare.

mettant à la portée de tous, par des éditions correctes et d'un prix très-modéré. La liste de ses publications est longue, elle comprend les classiques arméniens, historiens, orateurs sacrés, polygraphes et poètes, qui dans l'antiquité ou un peu plus tard, jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, ont brillé par leur savoir, par l'éloquence ou le style. Jaloux de faciliter l'intelligence de l'idiome tombé en désuétude, dans lequel ces ouvrages sont écrits, ces savants religieux ont composé nombre de grammaires et de dictionnaires, œuvres laborieuses et très-utiles des PP. Avédik, Jean-Baptiste et Pascal Aucher, et du plus éminent de tous, pour la connaissance de la langue antique, le P. Arsène.

Dans la capitale de l'Autriche, à Vienne, une autre branche de la famille des Mekhitharistes, établie d'abord à Trieste, d'où elle fut expulsée par les armées de notre première République, s'est rendue recommandable principalement par la publication d'une foule de livres élémentaires ou didactiques, grammaires, dictionnaires à l'usage des nationaux ou des étrangers, traités pour l'éducation de la jeunesse, etc., et par la création d'une imprimerie, célèbre par la netteté et l'élégance de ses types arméniens, et des formes qu'elle a fait graver de presque tous les alphabets de l'Europe et de l'Asie.

Les Arméniens de Russie, réveillés depuis peu à la vie littéraire, ont le mérite de s'être formé dans le domaine commun un apanage particulier et très-riche, en se donnant pour mission de rendre à la lumière des monuments restés jusqu'à présent dans l'obscurité et l'oubli, les chroniques du moyen âge et les chants populaires modernes. Le style négligé ou trivial de ces compositions ne diminue en rien pour nous la valeur historique ou esthétique qu'elles ont réellement. Le collège fondé à Moscou, par la munificence de la famille Lazareff sous le titre d'*Institut des langues orientales*, en faveur des Arméniens sujets de l'empire Russe, est une pépinière d'où sont sortis de persévérants et heureux chercheurs de ces sortes de monuments. Plusieurs des élèves de l'Institut Lazareff, devenus des maîtres à leur tour, ont vulgarisé par l'impression une quantité d'ouvrages qui n'existaient encore qu'en manuscrits, et qui étaient par conséquent très-rares, très-difficiles à obtenir ou tout à fait en dehors de notre portée.

L'un d'eux, M. Nikita Ossipytsch Emin a publié une édition de l'historien Jean Catholicos<sup>1</sup>, qui, au IX<sup>e</sup> siècle, a écrit le récit des événements qui ont marqué les premiers temps de la domination arabe dans l'Arménie, et trois historiens, qui vécurent à l'époque de l'invasion mongole, sur laquelle ils nous fournissent de très-curieux renseignements, Vartan, Guiragos et Mekhithar d'Aïrivank. M. Emin nous a donné, en outre, de bonnes traductions russes de Moïse de Khoren et de Vartan, et une version française, non moins estimable, d'Agathange, le plus ancien des historiens arméniens. Un autre élève du même Institut, M. Patkanoff, aujourd'hui professeur à l'université de Saint-Petersbourg, s'est distingué par ses recherches de philologie comparée, qui jettent un jour tout nouveau sur les origines et les affinités de la langue arménienne. Je ne saurais omettre ici M. le docteur Akhverdoff, qui nous a révélé le poète tisserand de Tiflis, le gracieux Saïath-Nova, ni oublier M. Miantzaroff et l'anonyme qui se cache sous le nom de Kamar-Katiba, auxquels nous devons de précieu-

1. Jean Catholicos (c. a. d. Patriarche, sixième de ce nom) écrivit son Histoire dans le premier quart du X<sup>e</sup> siècle; il embrasse

même toute cette époque dans ses récits: il mourut vers l'an 928.

tes collections de chants populaires où le choix des pièces a été fait avec autant d'intelligence que de goût. A cette énumération se rattache le nom de noble compatriote, M. Brosset, membre résidant de l'Académie de Saint-Petersbourg, qui, au milieu de ses travaux sur la littérature géorgienne, n'a point négligé la littérature encore plus féconde de l'Arménie.

A Constantinople, où, depuis la conquête de Mahomet II, s'est concentrée une notable partie des Arméniens, la production intellectuelle a commencé très-tôt et s'est continuée plus active peut-être que partout ailleurs. Elle a mis en circulation des ouvrages que revendique la littérature ancienne et classique, et d'autres que les âges suivants ont vu éclore. Parmi ces ouvrages, la majeure partie consiste en livres d'un caractère religieux et sont du ressort de la théologie ou de la liturgie. Quelques-uns, en bien petit nombre, ont pour objet l'instruction des enfants. Les historiens ne comptent que pour une faible part dans ce contingent, et les éditions en sont assez peu correctes, et, sous ce rapport, comme pour l'exécution typographique, inférieures à celles des Mékhitharistes de Venise. En revanche, les Arméniens de Constantinople nous ont donné dernièrement deux historiens, dont la publication est une primeur qui leur appartient exclusivement, et des plus importants, l'évêque Sebéôs, qui, au VIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, s'est fait le narrateur des guerres de l'empereur Héraclius contre les Perses et les Arabes, et Thomas, de la famille des Ardzrounis, souverain de l'Asbouragan, l'une des provinces les plus considérables de la Grande-Arménie, lequel, au X<sup>e</sup> siècle, a décrit les origines et les vicissitudes de cette illustre famille.

De nos jours, les genres littéraires les plus en vogue parmi nous, le roman, le drame, la poésie lyrique, ont pris faveur parmi les Arméniens de la métropole de l'empire ottoman; ils se piquent d'être, par le progrès, à la tête de la nation. Ils nous ont emprunté la presse périodique, qui tend à acquérir, de jour en jour, plus d'autorité et d'extension. Elle est représentée par le journal officiel du patriarcat et du conseil national, *le Massis*, et par des feuilles bi-quotidiennes ou hebdomadaires, des revues qui naissent, vivent quelque temps, et puis meurent pour renaître en se multipliant.

*Multa renascuntur quæ jam cecidere, cadentque.*

Comme autrefois, à Bysance et à Athènes, les jeunes Arméniens accourent dans l'Athènes moderne, à Paris, pour s'éclairer aux lumières de notre civilisation, et malheureusement pour en prendre quelquefois les vices, pour y recevoir les bienfaits de l'éducation, dans un établissement national créé par les libéralités de l'un de leurs compatriotes, M. Samuel Moorat, de Madras, pour suivre les cours de nos écoles de droit, de médecine ou de commerce.

Dans des contrées situées hors de l'Europe, à Tiflis, capitale de l'ancien royaume de Géorgie, à Edchmiadzin, dans la Grande-Arménie, à la Nouvelle-Nakhidchévan, sur le Don, à Calcutta, à Madras, ainsi qu'à Jérusalem, partout où vivent groupés les Arméniens, se sont manifestées les mêmes aspirations vers une renaissance littéraire. Les livres imprimés dans ces contrées lointaines ne nous parvenant que très-difficilement, souvent même pas du tout, nous

1. Lisez VII siècle.

restent inconnus pour la plupart. J'ai le regret de ne pouvoir en citer qu'un nombre très-restreint, mais suffisant, comme symptôme de l'activité que j'ai entrepris ici de vous signaler.

A Tiflis, le précédent archevêque arménien de cette ville, Mgr Sarkis Dchalalians, a fait paraître, en 1842 et 1850, en deux volumes in-4°, la relation de son voyage dans la Grande-Arménie. A la suite de la description de chaque localité, il rapporte toutes les anciennes inscriptions gravées sur les murailles encore debout des églises et des monastères. On a publié aussi à Tiflis un ouvrage qui, sous la forme d'un simple catalogue, classe et décrit très-méthodiquement les manuscrits arméniens de la célèbre bibliothèque du couvent d'Edchmiadzin, la plus riche en ce genre et la plus anciennement formée.

Ce couvent, siège antique et vénéré du Catholicos ou chef suprême de l'Église arménienne, est pourvu d'une imprimerie, d'où est sortie, entre autres publications, la description, en deux volumes in-8°, de la province d'Ararat et de ses cinq districts, par l'évêque Schakhathouni<sup>1</sup>. Dans cet ouvrage se trouvent réunies les inscriptions si nombreuses qui existent encore dans cette province, dont le savant prélat nous présente en même temps la topographie.

A Calcutta, le collège arménien, qui porte le nom de *Martasiragan* « philanthropique », compte parmi ses professeurs M. John Avdall<sup>2</sup>, auteur d'une traduction anglaise de l'abrégé de la grande histoire d'Arménie du P. Michel Tchamitch, et a une imprimerie qui compte parmi ses productions plusieurs ouvrages de religion et de poésie, et le premier volume, le seul qui ait paru jusqu'à présent, du voyage si instructif de M. Mesrob Thaghiatian dans la Grande-Arménie.

Une des villes qui ont le plus largement contribué à accroître le contingent de publications est Jérusalem. Les Arméniens y possèdent ce couvent de Saint-Jacques qui leur fut donné par Saladin, lorsqu'il s'empara de la Cité sainte sur les chrétiens. Ce monastère, lieu de pèlerinage très-fréquenté chaque année aux fêtes de Pâques, renferme, entre autres richesses que l'on vante, quantité de manuscrits. C'est sur ces textes, qui sont, dit-on, très-anciens, qu'a été exécutée, aux presses de ce monastère, l'édition *princeps* de Jean Catholicos, une nouvelle édition d'Élisée, qui, au V<sup>e</sup> siècle, a retracé le dramatique tableau de l'Arménie se soulevant les armes à la main contre la tyrannie d'Yezdedjerd II, roi de Perse, et celle d'un chroniqueur du XII<sup>e</sup> siècle, Mathieu d'Edesse, dont les pages sont si instructives pour l'histoire de la première croisade et de la domination des comtes français d'Edesse, des révolutions de l'empire grec à cette époque, des premières invasions des Turcs Seldjoukides et de leurs rapides conquêtes dans l'ouest de l'Asie<sup>3</sup>. A ces éditions, il faut joindre celles d'un caractère religieux et en très-grand nombre, Psautier, Nouveau Testament, livres liturgiques, que les presses de Saint-Jacques ont mis au jour, ainsi qu'une revue qui paraît sous le titre d'*Amsakir*, « livre mensuel<sup>4</sup> ».

L'esquisse si courte et si imparfaite que je viens de faire passer sous vos

1. Յովհաննէս Վ. Շահխաթունեան, Schakhathoun ou Schakhathounian.

2. Il est déjà mort.

3. Notre Auteur passe sous silence la belle traduction en français de cet Historien, que lui même a faite et publiée en 1858, et une

seconde et magnifique édition avec des notes et suppléments, dans la série des Historiens Orientaux des Croisades.

4. Le titre propre de cet ouvrage périodique est *Sion Միտն*, journal mensuel.

yeux devrait avoir pour complément naturel le tableau de la littérature arménienne contemporaine. Une école s'est récemment formée, qui a pris à tâche d'épurer l'idiome vulgaire, de le ramener aux règles de la langue classique et de le débarrasser des mots et des locutions de provenance étrangère qui l'ont envahi. Les efforts éclairés et persévérants de cette école ont été déjà couronnés de succès. Cette langue plébéienne, redressée et anoblie, a donné naissance à une jeune littérature, en pleine séve aujourd'hui, assez flexible pour se prêter à l'expression des idées modernes et propres à les répandre dans toutes les classes de la nation. Par elle, la presse périodique fait entendre sa voix retentissante, non seulement dans des villes où les besoins d'une population compacte, amie de l'instruction ou occupée d'affaires, semblaient réclamer la création d'un journal, et lui assurer une existence durable, mais aussi dans des localités où une pareille création aurait pu être jugée inutile. C'est ainsi que la ville de Van a une revue arménienne, l'*Aigle du Vasbouragan*, rédigée avec soin et un certain talent. Croirait-on que cette petite ville, perdue sur les limites du Kurdistan, est dotée, sous ce rapport, comme de grandes cités, et a son journal arménien comme Calcutta, Tiflis, Constantinople, Smyrne, Moscou, Saint-Pétersbourg, Venise, Vienne et Paris ont aussi les leurs ?

Si, pour leur caractère paisible et honnête, l'amour de la vie de famille, les instincts d'économie domestique, l'aptitude au commerce et aux opérations de banque, Lamartine a pu dire que les Arméniens sont les Suisses de l'Orient, ici, et à un point de vue qui n'a pas moins de vérité, je les comparerai aux Américains de race anglo-saxonne ; partout où vient se fixer une de leurs colonies, leur premier soin, à l'instar des pionniers qui s'aventurent dans le *far west*, est d'établir une église, une école, une banque et un journal. Je m'arrête sur les limites d'un sujet aussi vaste que celui que présente à nos observations la société arménienne actuelle, en me proposant, si vous le voulez bien, de le traiter en détail dans l'une de nos prochaines séances.

Malgré cette réserve et malgré mon insuffisance, peut-être ai-je déjà réussi à vous faire partager la conviction et l'espoir qui sont en moi : la conviction que la langue et la littérature de l'Arménie, envisagées suivant les vues de la science renouvelée, méritent, à tous égards d'être étudiées ; l'espoir que cette profitable étude attirera de plus en plus les esprits vers des voies encore inexplorées, dans le domaine, aujourd'hui agrandi, de l'histoire et de la philologie. C'est à les leur ouvrir que tendent les efforts si méritants des deux savants chargés de l'enseignement de l'arménien à l'université de Saint-Pétersbourg et à celle de Berlin, MM. Patkanoff et Pétermann. Je voudrais, dans cette chaire, ne point rester trop au-dessous d'eux, telle est mon ambition ; ce sera un jour mon honneur que d'avoir voulu servir ainsi mon pays, dans la mission, si humble qu'elle soit, qu'il m'a confiée. Vous m'y aiderez, messieurs, en me prêtant votre assidu et bienveillant concours. Je l'attends, je le sollicite, et je serai heureux, si, à la fin de ma carrière, je vois s'élever et grandir, autour de moi, de jeunes et vigoureuses intelligences, qui, se consacrant au culte de la science, à laquelle a été consacré le meilleur temps de ma vie, continueront la tradition que leur vieux maître leur aura transmise, et sans doute, feront beaucoup mieux que lui.

ÉD. DULAURIER.